



Les esprits animaux ont-ils besoin d'informations ? Portrait de l'entrepreneur en capitaine Achab

Michaël Lainé

► To cite this version:

Michaël Lainé. Les esprits animaux ont-ils besoin d'informations ? Portrait de l'entrepreneur en capitaine Achab. The 12th Annual Conference of the Association for Heterodox Economics AHE annual conference, 2010, Bordeaux, France. hal-01335684

HAL Id: hal-01335684

<https://hal.science/hal-01335684>

Submitted on 22 Jun 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les esprits animaux ont-ils besoin d'informations ?

Portrait de l'entrepreneur en capitaine Achab

Michaël Lainé, Université de Bordeaux IV, Gretha
michael.laine@u-bordeaux4.fr

La tentation de percer le secret du comportement humain par les mathématiques n'est pas nouvelle. La création et ses créatures parleraient un même langage, consigné dans les chiffres. Dans leur effort pour élever l'économie au rang de science, les théoriciens libéraux orthodoxes ont réduit l'étude de l'homme à celle de la maximisation de fonctions-objectifs. L'économiste serait dans la société comme le naturaliste dans son laboratoire, variant les paramètres au gré des hypothèses à tester. Qu'il s'agisse des modèles d'équilibre général, d'anticipations rationnelles, de l'espérance d'utilité ou de la théorie des jeux, la méthode est la même, qui consiste à comparer diverses options chiffrées et à choisir la plus élevée. La critique de Herbert Simon tourne court, car elle s'inscrit dans cette méthodologie. De fait, celle-ci est moins descriptive que normative. Même la théorie des perspectives à la Kahneman et Tversky, pourtant plus riche et complexe, ne cherche pas à s'évader de cette hypothèse de rationalité, les heuristiques étant présentés comme des biais. Dans ce cadre, l'incertitude se ramène à une succession de variables, justiciables du calcul probabiliste. À défaut de savoir de quoi demain est fait, l'*homo economicus* s'en forge une représentation. Il est vu comme une machine à transformer des inputs informationnels en outputs rationnels. Aussi la rationalité est-elle considérée par le paradigme orthodoxe à travers le prisme d'une double univocité, celle de l'information et celle de l'individu.

On sait combien ce modèle s'est répandu jusqu'à contaminer d'autres disciplines, comme la philosophie ou la sociologie. Pour autant, il existe une autre manière d'envisager l'étude des comportements humains. Elle doit prendre acte de ce que l'économie déploie ses inférences, à la suite des autres sciences sociales, dans un espace non poppérien du raisonnement, où le critère de la scientificité n'est pas la réfutabilité (*falsifiability*) chère au célèbre philosophe. C'est la voie ouverte par Keynes dans son chapitre 12 de la *Théorie générale* lorsqu'il évoque les « esprits animaux » dont seraient dotés les entrepreneurs. Dans cette communication, nous nous proposons de clarifier certains concepts et de dégager quelques pistes de réflexion quant à l'approfondissement de cette intuition keynésienne. Il s'agit d'essayer, autant que faire se peut, de substituer à la rationalité mécanique des orthodoxes une rationalité organique d'inspiration keynésienne. Dans ce but, il convient de remettre en cause la double univocité sur laquelle repose le paradigme orthodoxe. À cette fin, je prendrai pour guide une figure majeure de la littérature mondiale, le capitaine Achab.

Personnage-clé du grand roman d'Herman Melville, *Moby Dick*, le capitaine Achab est l'idéal-type de l'entrepreneur néoclassique. Charismatique, visionnaire, meneur d'hommes né, calculateur avisé, doté d'une énergie peu commune, opiniâtre jusqu'à l'aveuglement, il poursuit sans relâche son entreprise. Son savoir est scientifique ; il applique des raisonnements probabilistes à toutes ses actions. Aussi peut-on voir en lui l'incarnation des modèles théoriques néoclassiques. Pour autant, l'analyse fine de ses comportements et de ses emportements révèle, sous la surface lisse des raffinements mathématiques impeccables et implacables sur lesquels il s'appuie, les remous de son esprit animal.

Sous son patronage seront évoqués, tour à tour, le rôle de l'incertitude radicale, celui de l'imagination et de l'intuition, l'équivocité des individus, leurs comportements mimétiques et conventionnels et, enfin, l'intelligence de leurs émotions.

La rationalité par temps d'incertitude

Être entrepreneur tient à la fois de l'acteur, obsédé par l'efficacité, et de l'observateur, tout à sa quête de la vérité. Pour l'acteur, être rationnel signifie trouver l'adéquation des moyens aux fins. Pour l'observateur, cela implique de discerner des régularités dans les comportements.

Ces considérations liminaires émises, laissons la parole à Herman Melville : « À qui n'a pas une parfaite connaissance des mœurs des léviathans, il pourra paraître absurde et vain de rechercher une créature solitaire à travers les immensités océaniques de notre planète. Tel n'était pas l'avis d'Achab qui, grâce à sa science de la direction des courants et des marées, dont il déduisait les déplacements de la nourriture du cachalot, et en prenant également en compte les saisons où, sous les latitudes données, l'on était sûr de pouvoir le chasser, était en mesure de déterminer avec une certaine probabilité, voire une quasi-certitude, le jour le plus favorable à la rencontre de sa proie sur tel ou tel lieu de pêche. »

Achab est un entrepreneur perspicace. Le réel a beau être en constante mutation, l'enchevêtrement des causes et des effets se présenter sous la forme d'un labyrinthe impénétrable, il s'en remet au calcul probabiliste pour faire surgir l'ordre du chaos. Comment fonder une connaissance qui puisse servir de point d'appui à l'action ? Cette question, à laquelle le capitaine Achab répond à la manière des néoclassiques, a occupé les jeunes années de Keynes.

Dans son *Treatise on Probability*, le futur maître de Cambridge fait œuvre d'épistémologue plus que de mathématicien. À ses yeux, les probabilités forment une branche de la logique qui traite de l'imperfection et de l'incomplétude de nos connaissances. Ils sont ce qui autorise un degré de croyance rationnelle, quelque part entre la certitude et l'absence d'opinion. Keynes s'en prend à ceux qui pensent les probabilités comme règles de conduites, taxant leur tentative de « charlatanisme mathématique ». « Il n'y a aucune relation directe, écrit-il, entre la vérité d'une proposition et sa probabilité. Les probabilités commencent et finissent par des probabilités. »¹

Pour faire émerger du sens des transformations perpétuelles de la nature, l'homme recourt à un mélange difficilement démêlable d'induction et de déduction. La première fait appel à l'analogie pour déceler les similitudes entre les objets étudiés, la seconde fournit l'intuition ou le principe de départ et oriente le regard. De là, ces inférences statistiques se muent en lois générales *via* les probabilités. Or, soutient Keynes, la constatation de la fréquence passée de certains phénomènes n'autorise aucune certitude quant à l'avenir. La loi normale ou la loi des grands nombres, par lesquelles on passe des statistiques aux probabilités, reposent implicitement sur la supposition que « des causes constantes sont toujours à l'œuvre, qui s'affermissent dans le long terme »². Autrement dit, « la probabilité de l'occurrence d'un événement au *rième* essai est égale *a priori* à sa probabilité au *nième* essai »³. C'est là, pour lui,

¹ *Treatise on Probability*, p. 356.

² *Ibid.*, p. 366.

³ *Ibid.*, p. 377.

une hypothèse trop forte. Dans un univers social non ergodique, c'est-à-dire unique et non répétitif, les probabilités varient avec les circonstances. D'autant que les individus savent que leurs actions se dénouent sur fond d'incertitude radicale ; ils ont ainsi tendance à considérer que rien ne survient tout à fait par hasard. Or, s'en remettre à la loi des grands nombres reviendrait à décider « que la connaissance de ce qui s'est passé lors de certaines tentatives n'affectera pas la probabilité de ce qui pourrait arriver lors de n'importe laquelle des autres tentatives »⁴. En outre, il faudrait s'assurer au préalable que les variations des paramètres ne soient pas causées par la méthode d'observation. Dans l'article de l'*Economic Journal* de septembre 1939 où il se livre à une critique en règle de l'approche prônée par Tinbergen, Keynes ajoute quelques conditions à une bonne utilisation des statistiques : que l'on ait dressé une liste complète des variables causantes à l'œuvre, que celles-ci soient quantitatives, indépendantes, et que la fonction les unissant soit linéaire. Tout ceci est bien trop contraignant pour faire de l'économétrie autre chose que, selon ses propres termes, de « l'alchimie »⁵.

Les probabilités constituent, au mieux, une approximation du réel. Pouvoir tirer des lois de l'observation statistique nécessite de « diviser la période examinée en une série de sous-périodes, en vue de découvrir si les résultats obtenus en appliquant notre méthode à chacune des sous-périodes séparément sont raisonnablement uniformes. S'ils le sont, alors nous avons quelque base pour nous projeter dans le futur ».⁶

Proposons notre propre typologie. Au lieu du diptyque probabilités *a priori/a posteriori*, distinguons les probabilités structurantes des probabilités structurées. Il n'est pas certain qu'il puisse exister un aléa pur. Ce que l'on appelle d'ordinaire « probabilités » n'est que le reflet de notre ignorance. Leur objet n'est pas l'existence d'événements passés mais l'établissement de lois de causalité. D'où l'erreur du pari pascalien. L'existence de Dieu renvoie à un fait passé. Soit un jeu télévisé. Le candidat est à une réponse de la victoire finale : une forte somme d'argent versée tous les mois à vie. On lui demande si la Bulgarie est dans le camp des vainqueurs de la Première Guerre mondiale. Terreur : il n'en sait rien ! Il serait absurde d'appliquer le moindre raisonnement probabiliste : la Bulgarie fait ou ne fait pas partie des vainqueurs. Les probabilités structurantes se réfèrent aux interactions avec les choses créées par l'homme, les probabilités structurées renvoient aux rapports avec la nature ou la société. Les jeux de hasard entrent dans la première catégorie. C'est parce que nous ne savons pas mesurer l'influence de l'angle du jet, de la puissance de celui-ci, de la surface de jeu, que nous ne pouvons déduire le résultat d'un dé à partir de la disposition des diverses faces de l'objet au moment du lancer. Moins l'homme contrôle les paramètres de l'objet qu'il essaie de connaître, plus la probabilité devient structurée, et moins le savoir qu'il en tirera lui autorisera de certitude. Pour reprendre une terminologie rendue célèbre par Frank Knight : le risque fait appel aux probabilités structurantes, l'incertitude à leurs homologues structurés. Quant à l'incertitude radicale, elle ne permet aucunement de dresser la liste des états de la nature. On ne peut lui appliquer le moindre raisonnement probabiliste.

Comme il arrive avec les esprits multiples et féconds, Keynes ne se montre pas toujours à la hauteur de ses intuitions les plus fulgurantes ou de ses points de vue les plus originaux. Ses analyses restent tributaires de certains réflexes néoclassiques. Ainsi de sa fameuse conception

⁴ *Ibid.*, p. 377.

⁵ *Collected Writings, Defense and Development*, tome XIV, p. 320.

⁶ *Ibid.*, p. 316.

du « poids des raisonnements » (*weigh of argument*). Là encore, il s'agit d'examiner l'impact de l'arrivée d'une nouvelle information sur la réflexion. Comme pour les orthodoxes, l'information est une donnée en elle-même porteuse de sens. Et c'est bien cette vision mécanique de la raison qui pose problème.

L'imagination au pouvoir

Tout à sa traque de la baleine qui lui a ôté une jambe, Achab ne se laisse arrêter par aucune épreuve. Lui qui calcule la moindre étape de son trajet et ne laisse rien au hasard se décide, alors que le terme de sa chasse approche, à détruire dans un éclat de rage l'instrument scientifique qui l'a guidé sur toutes les mers du globe : le sextant. « Jouet ridicule ! l'admoneste-t-il. [...] Tu es bien incapable de dire où seront demain à midi une goutte d'eau ou un grain de sable ; et pourtant, fort de cette impuissance, tu insultes au Soleil ! Science ! Maudit sois-tu, joujou absurde ». Il se met ainsi subitement à abandonner les rouages bien huilés des probabilités pour leur préférer l'art inspiré de l'intuition. De fait, il commande à son bateau de virer de bord et c'est cette prescience géniale, contraire aux indications du calcul mathématique, qui lui fera croiser la route de Moby Dick.

Ainsi vont les entrepreneurs, mus par ce que Keynes baptisa, dans le chapitre 12 de la *Théorie générale*, les « esprits animaux ». Tant qu'ils le peuvent, ils s'appuient sur le calcul probabiliste, mais, le plus souvent, ils ont pour aiguillon leur « optimisme spontané », leur « dynamisme naturel », leurs « nerfs et humeurs, leurs digestions même ». « Notre besoin inné d'activité constitue le véritable moteur des affaires, notre cerveau choisissant de son mieux entre les solutions possibles, calculant chaque fois qu'il le peut, mais s'effaçant souvent devant les impulsions dues au caprice, au sentiment ou à la chance »⁷.

De fait, pour un esprit animal, raisonner n'est pas choisir entre plusieurs options, comme nous y invite la théorie orthodoxe. Tels le capitaine Achab, les entrepreneurs suivent leur idée ; celle-ci n'a pas surgi de la contemplation des possibles. Dans le monde des affaires, l'important, et le plus difficile, consiste justement à avoir une idée. À proprement parler, il y a moins de choix à faire que de solutions à imaginer.

Par un étrange paradoxe déjà relevé par Shackle, le paradigme néoclassique est déterministe. Les marges de manœuvre des individus y relèvent de leur seule ignorance. Ceux-ci obéissent à leurs préférences ; leurs actions ne changent que dans la mesure où change leur environnement. Les individus y sont le jouet des circonstances. C'est faire fi de leurs capacités créatives ; liberté et imagination sont l'envers et l'endroit d'une même étoffe. Sans partager le radicalisme solipsiste de Shackle et sa vision du choix comme cause non causée, on ne peut qu'être d'accord avec le rôle qu'il accorde à l'imagination. L'homme est en grande partie déterminé, c'est certain. Pour autant, sa véritable marge de manœuvre ne se situe pas au croisement des différentes contraintes qui le constituent. L'imagination ne résulte pas seulement, comme le voudraient Tarde et Spinoza relus par Citton et Lordon, de la rencontre fortuite de deux idées jusque là isolées. Pareille vision manque sa cible, car il faut alors expliquer pourquoi la rencontre se produit en cet individu-là et pas un autre : en l'espèce, invoquer le talent ou l'intelligence relève du tour de passe-passe. Il y a bien un mystère de la création, laquelle ne

⁷ *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie*, Payot, 1998, p. 177.

consiste pas toujours à bâtir des passerelles inédites dans le territoire des raisonnements. Aussi en est-il de nos pensées comme des mots que nous employons : tous sont constitués à partir du même alphabet, sans pour autant que les discours soient similaires, sauf cas de plagiat.

Envisager l'environnement en termes d'information conduit à méconnaître les capacités créatives des individus. L'information ne peut qu'esquisser un ensemble des possibles déjà là ; en quelque sorte, le passé contient en germe le futur. Or, il s'agit de penser l'irruption de la novation, ce qui ne peut se déduire directement de l'environnement. L'imagination est pouvoir de façonner un futur original, dans certaines limites. D'où, aussi, le phénomène bien connu des prophéties auto-réalisantes. L'économie est un songe d'entrepreneurs bercés par les allusions au réel. Dans un ordre d'idées symétrique, l'espace des possibles se restreint du fait des phénomènes de *lock-in* : un investissement découle souvent des investissements antérieurs. C'est ainsi moins l'information en elle-même qui est pesée et intégrée à nos raisonnements qu'un sillon de réflexions qui continue à se creuser.

Nos connaissances sont si floues et fragiles, le monde si chaotique et instable qu'une information ne peut être considérée comme univoque. Le même fait est susceptible d'interprétations différentes. Sans doute peut-on exciper de la supériorité d'une d'entre elles dans la conduite de nos actions ; pour autant, on ne saurait en déduire qu'il n'existe qu'un point de vue légitime. Quand les éclairs s'abattent sur le Pequod, plusieurs voiles s'embrasent. Achab et son équipage ont deux analyses divergentes de la situation, toutes deux rationnelles en ce qu'elles prédisent correctement le futur. Le capitaine s'écrie : « Regardez-là tout là-haut ; observez-là avec soin. La flamme blanche éclaire la route qui mène au cachalot blanc ! » Effectivement, peu de temps après, le navire retrouvera sa trace. Quant aux matelots, ils se croient perdus. Ils voient dans les flammes un funeste présage : ils calculent que la navigation, rendue plus difficile, amoindrira leurs chances de survie. La suite leur donnera raison, puisqu'ils finiront tous par reposer au fond de l'océan.

Une information possède plusieurs côtés sur lesquels on peut lancer le grappin de la raison. En eux-mêmes, les faits sont muets, ce sont toujours les individus qui les font parler. Un événement est riche de tous les sens possibles, et il est trop facile de disqualifier comme irrationnelle une interprétation au motif qu'elle n'a retenu qu'un aspect au lieu de les envisager tous. De même que l'on ne peut traiter l'information comme univoque, c'est-à-dire disponible pour l'analyse, prête à se livrer à la caresse de l'intelligence, indiquant gentiment l'étape suivante de l'action, les individus non plus ne sauraient être assimilés à des êtres relativement transparents et simples.

La fragmentation du Moi

Il y a sur le Pequod un individu étrange, craint, moqué et respecté à la fois, qui semble avoir accès aux vérités les plus insondables. Il s'appelle Pip et passe pour fou. Sachant que son cœur peut fléchir à chaque instant de la chasse, Achab finit par l'enfermer dans sa cabine. « Il y a en toi, je le sens, un remède qui guérirait trop bien mon mal » lui confesse-t-il. Aveu complété un peu plus tard : « Si tu continues à me parler de la sorte, je crains que le dessein d'Achab ne chavire en lui. » S'il croisait continûment Pip sur le pont, celui-ci lui rappellerait, par sa simple présence, la folie de son entreprise. Par un jeu de miroirs dont le destin a le secret, Achab et son double ne se peuvent côtoyer sans qu'éclate au grand jour l'inanité de la traque. Car

Achab, quoiqu'il puisse laisser paraître, n'est pas tout d'un bloc. S'il est obsédé par la chasse, il est très loin d'être indifférent aux charmes de la vie conjugale ou à ceux des beautés de l'océan et des plaisirs de la vie de marin. À un instant de la course du Pequod, ému devant le spectacle d'un lever de soleil sur l'océan, son esprit se débonde : « Ah l'insensé ! Oui, Achab a été un épouvantable vieil insensé pendant quarante ans. » Aussi a-t-il besoin de lutter contre lui-même pour parvenir au bout du défi qu'il s'est fixé. Et cela passe par l'enfermement de Pip. Au sens propre comme au figuré, il instaure un garde-fou.

L'intuition de Melville est remarquable. Elle dit bien à quel point tout individu est d'abord le projet de lui-même. Un homme ne vient pas à l'existence avec un socle de préférences solidement arrimé à la conscience. L'individu est double, triple, sa duplicité le trompe parfois lui-même ; il n'est pas fait d'un seul bois mais de toutes sortes ; de multiples pulsions contradictoires livrent continuellement bataille en lui et ce qu'il saisit à un moment donné de ses goûts et désirs n'est que le produit chancelant de cette lutte souterraine, bientôt voué à donner un autre résultat. Bien sûr, depuis les premiers temps de *l'homo economicus* à la Walras, le paradigme orthodoxe s'est essayé à complexifier son approche. Qu'il s'agisse de la théorie du regret, envisageant l'écart *ex-ante-ex-post* existant entre les désirs et leur satisfaction, ou bien d'analyses probabilisant les préférences, il tente de rendre compte, dans le cadre de l'hypothèse de la rationalité maximisatrice, de la richesse des attitudes humaines. Pour autant, la première ne porte pas sur la multiplicité de l'individu, sa fondamentale équivocité, mais sur l'erreur de jugement et l'apprentissage. Quant aux deuxièmes, elles font appel aux probabilités dans le domaine des sables mouvants de l'esprit, ce que l'on ne peut que rejeter. Une parade commode consiste à prétendre que les individus emploient ce genre de calcul inconsciemment. Par là, on confond la raison avec le fait qu'ils ont une raison pour agir comme ils le font. Ou alors, variante possible, on demande à l'individu combien il serait prêt à miser pour estimer les chances subjectives attribuées à tel événement. Cette méthodologie, inspirée par Frank Ramsey, n'est pas exempte de failles. En premier lieu, elle nécessite l'intervention d'une expérience et d'un expérimentateur, dont la présence altère le phénomène mesuré : au quotidien, nous n'agissons pas sous une telle supervision. En second lieu, parier n'est pas croire, et il n'est pas dit, au surplus, que le cobaye s'imagine que le pari reflète fidèlement sa croyance ou son estimation. De surcroît, le temps d'effectuer le pari, l'opportunité peut filer. Autrement dit, temps de l'expérience et temps de l'action ne concordent pas : le plus souvent, on doit agir dans l'urgence, ce qui interdit de ralentir le processus de décision en usant de ce genre d'artifices. Enfin, si vraiment les individus se livraient, dans l'inconscient de leur for intérieur, à des calculs de type probabiliste, ils ne seraient pas libres. Où nous retrouvons Shackle. Que les individus estiment leurs chances de réussite ne fait pas de doute ; qu'ils le fassent en recourant à la précision dérisoire des probabilités, rien n'est moins certain.

Sans en connaître parfaitement la nature, nous pressentons combien notre psyché est le siège de bien des conflits. Conflits entre les valeurs et les pulsions, entre pulsions mêmes. En conséquence, l'objectif de la veille n'est pas nécessairement celui du lendemain ou bien un entrepreneur peut poursuivre simultanément des desseins opposés. L'esprit animal peut tenter de mettre en place des garde-fous pour assurer une certaine cohérence ou, tel le capitaine Achab, afin de figer un but dont il sait trop bien qu'il pourrait le remiser plus tard. Nos goûts et désirs bougent à la manière de la tectonique des plaques, de façon invisible et insensible. L'appréhension que nous en avons a, de fait, souvent un temps de retard. Ce qui passe pour un

caprice ou une impulsion n'est, fréquemment, que le basculement soudain de notre ordre de priorités. Esprit animal est-il pour autant synonyme d'irrationalité ? Non, et doublement, car, d'une part, ces changements obéissent à une certaine logique, explicable à défaut d'être toujours prévisible, d'autre part, en raison de l'autorité des conventions et des jugements d'autrui.

Le paradis, c'est les autres

Une fois le sextant brisé, une autre épreuve guette le Pequod dans sa course à Moby Dick : le dérèglement du compas. Achab pourrait très bien s'en accommoder ; néanmoins, après une bordée d'imprécations publiques, le voilà qui en confectionne un de fortune, à partir d'une lance. « Le vieil homme, explique Melville à travers son narrateur, n'était pas sans savoir qu'on peut toujours gouverner tant bien que mal avec des aiguilles retournées, mais la chose ne laisserait pas de provoquer chez ces marins superstitieux des tremblements d'effroi devant ce qu'ils prendraient pour un funeste présage. » Son acte est moins affaire de rationalité que de convention : une opinion répandue parmi les matelots veut que le compas soit en toute occasion en parfait état de marche, quoique cela ne soit pas nécessaire à la navigation. Il vise à impressionner et, par là, à obtenir l'adhésion du groupe.

Le réel est flou et relativement indéterminé. L'individu se cherche des repères pour l'action. Du fait de l'incertitude radicale entourant chacun de ses efforts, il est en permanence tenté de réduire, sinon tenir en laisse, cette fragilité immonde qui frappe toutes choses, et en premier lieu les croyances. Depuis longtemps, déjà, tout un pan de la théorie aux marges de l'orthodoxie a placé l'accent sur les conventions ou ce que Kahneman appelle, à un niveau plus fondamental, des heuristiques. L'action oblige aux raccourcis et aux bifurcations. De fait, raisonner, c'est (trop) souvent reprendre à son compte des raisonnements tout faits. La convention, c'est la pensée déjà là, plus à faire, partagée par un grand nombre. Elle dispense d'efforts de réflexion pour lesquels le temps manque. Toutefois, il y aurait quelque naïveté à considérer que la fonction crée l'organe, et l'on a trop peu dit sur le rôle des conventions si l'on s'est contenté d'en souligner le caractère indispensable. Car toute convention est précaire, se trouve en concurrence avec d'autres, et est vouée tôt ou tard à évoluer ou périr. À défaut d'en retracer la genèse, il est possible d'en saisir la dynamique. Celle-ci s'ancre dans la contagion mimétique des émotions.

Une précision terminologique s'impose au préalable. Besoin désigne une fonction vitale (manger, boire...) là où désir délimite une traduction concrète d'un besoin (tel morceau de viande, telle boisson...). Le désir, nous explique René Girard, est, à l'origine, informe. Il n'est pas ce qui nous unit à un objet, mais ce qui nous lie à une autre personne, à qui l'on cherche à ressembler. Nous n'instaurons ainsi jamais de rapport direct aux choses : ceux-ci sont un vecteur de l'être ; désirer, c'est être plus, porter remède à son incomplétude fondamentale. Cette vérité triangulaire du désir est susceptible de prendre deux formes. La médiation est dite externe lorsque l'individu auquel on cherche inconsciemment à ressembler est hors de portée, soit qu'il est imaginaire, soit qu'il est issu d'une classe sociale différente. À l'inverse, la médiation est dite interne lorsque le sujet de la fascination constitue également un obstacle à la réalisation du désir. Des rapports de rivalité mimétique s'instaurent alors. Par où l'on voit la logique d'autorenforcement des conventions : plus on y croit, plus on a de motifs d'y croire. La

spéculation ne fonctionne pas autrement. Il ne faudrait pas en déduire toutefois l'impossibilité d'une adhésion cynique ou instrumentale à la convention, car il vaut mieux, sur les marchés, avoir tort avec eux que raison contre eux.

Un autre auteur peut être mobilisé afin d'éclairer la nature des conventions. Il s'agit de Peter Sloterdijk. Il invite à nous défaire de la notion d'individu pour y substituer celle de dyades multipolaires. De ce que notre corps a une frontière et que notre for intérieur semble inexpugnable, nous avons tendance à considérer l'homme comme clos sur lui-même. Pourtant, il n'est jamais seul. Un être est une caisse de résonance, une « cavité élue ». L'identité n'est pas substantielle mais relationnelle. Même seuls, nous continuons d'être habités et hantés par nos semblables. L'émotion est l'écho laissé en nous par leur présence. Une pensée ne se forme pas dans l'isolement mais toujours au contact, chargé d'émotions, avec l'Autre. Au reste, raisonner, émettre un jugement, c'est dialoguer avec autrui en son for intérieur, que cet « autrui » ait un visage ou non. Les Grecs l'avaient bien compris, pour qui le discours et la logique s'alimentaient à une même source, le *logos*. La rationalité ne consiste pas du tout, ainsi que le voudraient les néoclassiques, en un face-à-face avec les faits ou les informations, mais en une pensée émotionnellement compatible avec les fins poursuivies.

Pour stimulantes qu'elles soient, ces analyses ne sont pas sans défauts. Si tout désir est mimétique, nous voilà engagés dans une régression infinie qui laisse indéterminé le désir originel. Toujours est-il qu'elles ne cessent de nous inciter à revoir nos cadres d'analyse et, notamment, à nous demander si l'esprit d'entreprise peut être si facilement dissocié de celui de spéculation. Sans doute la motivation première n'est-elle pas identique, mais les mécanismes cognitifs à l'œuvre ne semblent pas si différents. Bien entendu, l'esprit spéculatif est plus sensible aux mouvements de panique, aux retournements d'anticipations de court terme, là où son homologue est contraint d'ancrer son action dans le temps. Néanmoins, l'esprit sanguin, animal, des entrepreneurs ne les a pas empêchés de se jeter à corps perdu dans une « nouvelle économie » gonflée aux stéroïdes par la fièvre spéculative de la fin des années 1990. Au reste, c'est cohérent avec les analyses de Keynes lui-même. Dans le chapitre 12, il indique que la bourse réévalue en continu les investissements, incitant les entrepreneurs à réviser leurs engagements ; plus loin, il évoque le « délicat équilibre de l'optimisme naturel »⁸ quand il est question des esprits animaux.

Le propre de la convention est d'être ni complètement rationnelle ni totalement absurde. Elle consiste en une mise en forme du réel. Mais celui-ci regimbe à tout enrégimentement, et alors qu'il semblait disposé à se couler dans ce moule quelque temps, il a tôt fait de s'en évader.

L'intelligence des émotions

Tandis que le terme de sa quête approche, on entend Achab soupirer : « Il y aurait là matière à réflexion si Achab avait le temps de penser mais jamais Achab ne pense, il ne fait que sentir, sentir, toujours sentir [...] La pensée est – ou devrait être – une fraîcheur, une chose calme ; nos pauvres cœurs palpitent et nos cerveaux battent trop forts pour cela. » Dissipons les doutes : Achab s'était cru néoclassique, il se révèle viscéralement keynésien. C'est son esprit animal qui lui souffle les actions à mener. Aux yeux de Melville, la chose est claire : rationalité

⁸ *Ibid.*, p. 176.

rime avec temporalité. Plus on dispose de temps, plus notre conduite est rationnelle. Or, une pensée ajustée aux exigences de l'action fait appel aux émotions. Il convient dès lors de se débarrasser d'une double dichotomie en nous aidant des avancées des neurosciences : perception/action et raison/émotion.

Avant l'émotion, il y a la perception. Celle-ci contient déjà des raisonnements en ce qu'elle met spontanément en forme le réel suivant certaines exigences *a priori* et certaines anticipations. Ce phénomène a reçu un nom par les phénoménologues : l'eidétique, qui désigne l'idéalisation spontanée de la perception. Par exemple, les neurosciences ont établi que la vision reposait nécessairement sur un certain nombre de principes *a priori*, parmi lesquels la symétrie, la rigidité et la continuité. Il n'y aurait pas, ainsi, une réalité extérieure qui viendrait nous marquer ; d'emblée, la réalité est une construction conceptuelle. Mieux : elle se donne également comme construction anticipative. La survie des espèces étant basée sur l'adaptation à l'environnement, la sélection naturelle a favorisé l'épanouissement de facultés anticipatives. Une demi-seconde sépare la vie du trépas face à un prédateur : « C'est sur l'anticipation que repose toute vie », affirmait Husserl. De fait, l'action est déjà dans la perception. Dans l'ordre des événements synaptiques, c'est elle, en tant qu'elle est le reflet des anticipations, qui est première. Cela tient à ce que nos organes sensoriels (yeux, oreilles...) sont aussi des effecteurs de mouvements. Par exemple, notre vision repose sur ce que les physiologistes nomment la « décharge corollaire » : notre cerveau adresse une copie de l'ordre moteur aux centres perceptifs qui font bouger l'image sur notre rétine en même temps que l'œil. C'est ce qui explique que notre vision ne se convulse ni ne saccade lorsque nous déplaçons nos yeux. Si l'anticipation est première, elle peut être corrigée ou rectifiée par l'expérience *a posteriori*. Les esprits animaux se projettent perpétuellement ; ils ne sont en rien des éponges à sensation s'imbibant des informations de leur environnement. Pour autant, on ne saurait en déduire que ces anticipations traduisent une conscience ou une intentionnalité précises ; bien plutôt, ils peuvent dériver d'une sorte de pulsion sans contour net ou d'une connaissance vague née d'expériences répétées. Aussi le cerveau a-t-il toujours une propension à préparer la suite des événements au niveau perceptif : lorsque l'on présente à un individu une série de 5 photos décomposant un mouvement, son temps de perception de la sixième photo varie suivant que celle-ci se situe dans la continuité des précédentes ou non.

Les expériences du jeu de l'Iowa conduites par Antonio Damasio et son équipe ont permis d'établir la nécessité des émotions dans toute anticipation. En effet, les individus souffrant d'une lésion du cortex ventromédian, siège des émotions, sont incapables d'effectuer le moindre choix rationnel. Il est possible d'en conclure qu'émotions et raison sont difficilement dissociables. Quoiqu'il en soit, toute émotion, en ce qu'elle s'appuie sur une perception anticipative, fait intervenir une certaine forme de rationalité. Deux systèmes neuronaux distincts sont mis en branle selon que l'anticipation est à court ou long terme. Éclatante confirmation, au niveau physiologique, qu'il n'y a pas de différence psychologique marquée entre esprit d'entreprise et de spéculation. Car les anticipations de court terme ont trait à la détermination de la demande effective comme de la préférence pour la liquidité, la première relevant plus de l'esprit d'entreprise, la seconde plus de l'esprit de spéculation. En outre, les tests exécutés par Benjamin Libet tendent à montrer que, dans la plupart des occurrences, deux mécanismes s'enclenchent simultanément, l'action automatique finissant, au bout d'un certain temps, par passer le relais à l'action consciente. En fait, pour que la conscience intervienne, il

faut un certain niveau d'activité synaptique. Notre première réaction est, donc, réflexe, avant que d'être consciente.

Enfin, signalons que les neurosciences ont confirmé les analyses de Girard et Sloterdijk en découvrant l'existence de neurones-miroirs. Dès lors que l'on observe un geste faisant partie de notre répertoire d'actions, il est directement *reçu* par notre cerveau, sans avoir besoin d'être représenté ou interprété, comme si on en était soi-même l'auteur. Il existe ainsi une disposition spontanée à l'imitation, que le lobe frontal a la charge de combattre, avec plus ou moins de succès, en inhibant les instructions des neurones-miroirs. Aussi les frontières psychiques d'un individu ne coïncident-elles pas avec ses frontières physiques ; penser tient tout autant de l'œuvre collective que de l'exploit individuel. Ce penchant instinctif au mimétisme tendrait à faire croire qu'il concerne plus l'esprit de spéculation, en proie aux multiples sollicitations de l'urgence. Pour autant, il n'est pas dit que le temps soit d'un grand secours, car les essais du lobe frontal peuvent s'avérer infructueux. De fait, l'émotion ne vient pas sans phrases. Le travail de la raison peut être de trouver des justifications *a posteriori* à nos impulsions premières.

Toutes ces découvertes nous font penser l'intelligence des émotions. Il semblerait que tout ce qui se joue à un niveau automatique, ces fameuses impulsions et caprices des esprits animaux, soient tributaires d'un ensemble de réflexions anticipatives nées pour partie de nos expériences antérieures. Tels Achab, les entrepreneurs ne font que « sentir, sentir, toujours sentir », mais ces sensations ne sont pas dénuées de rationalité. Ils mettent en jeu une connaissance par corps du monde. Où les avancées des neurosciences rejoignent la théorie bourdieusienne des habitus, tout à la fois structures de préférences, principes de perception et sens pratique, c'est-à-dire fondements corporels, non délibératifs, de l'action. En appeler aux concepts du célèbre sociologue permet de pallier une lacune essentielle du paradigme orthodoxe, où tous les acteurs vivent en apesanteur sociale.

Conclusion ?

Ces réflexions partagées ne forment que des pistes. Elles méritent approfondissement et précision. Tout au plus ont-elles la prétention de convaincre de la nécessité de se débarrasser des vieilles-lunes de la rationalité mécanique pour leur substituer une rationalité organique, plus à même de rendre compte des attitudes réelles des individus. Nous espérons avoir plaidé avec quelque efficacité la cause de l'abandon de la dichotomie entre émotions et raison. Les premières ne sont pas ce qui vient brouiller l'intelligibilité du réel. Elles en constituent la trame. Le caractère, les émotions fixent une réponse rationnelle à une question. Ils en sont le style et la raison ne va pas sans style. Nue, elle n'existe pas. On connaît le monde par corps, et non par raison. Mais le corps a une raison que la raison peut saisir, voire corriger, après coup. De même convient-il de mettre à l'encan le concept d'information ; ce qui nous vient du réel n'est pas donné, mais construit. Il existe bien quelque chose comme une connaissance, mais elle ne se forme pas par l'agrégation ou l'addition de molécules de savoir. Enfin, esprits d'entreprise et de spéculation tirent l'essentiel de leurs divergences de la nécessité et non des mécanismes cognitifs en jeu. Nous ne pouvons dire si nous vous avons convaincu de la justesse de nos analyses ; à tout le moins souhaitons-nous vous avoir persuadé que *Moby Dick* est le meilleur ouvrage d'économie existant à ce jour, après la *Théorie générale*.

Bibliographie

- AGLIETTA, M. & ORLEAN, A. (1998), *La Monnaie souveraine*, Odile Jacob
- AGLIETTA, M. & ORLEAN, A. (2002), *La Monnaie, entre violence et confiance*, Odile Jacob
- AKERLOF, A. & SCHILLER, R. (2009), *Animal Spirits*, Princeton University Press
- BARRERE, A. (1990), *Macro-économie keynésienne*, Dunod
- BERTHOZ, A. & PETIT, J.-L. (2006), *Phénoménologie & physiologie de la perception*, Odile Jacob
- BOURDIEU, P. (1994), *Raisons pratiques*, Le Seuil
- BOURDIEU, P. (1997), *Méditations pascaliennes*, Le Seuil
- BOURDIEU, P. (2000), *Les Structures sociales de l'économie*, Le Seuil
- BOUVERESSE, J. & ROSAT, J.-J. (2003), *Philosophies de la perception*, Odile Jacob
- BOYER, R. (2003), « L'Anthropologie de Pierre Bourdieu », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 150
- CITTON, Y. & LORDON, F. (2008), *Spinoza et les sciences sociales*, Amsterdam
- DAMASIO, A. (2005), *Spinoza avait raison*, Odile Jacob
- DOSTALER, G. (2005), *Keynes et ses combats*, Albin Michel
- ELSTER, J. (1987), *Le Laboureur et ses enfants*, Éditions de minuit
- FRYDMAN, R. (1994), dir., « Quelles hypothèses de rationalité pour la théorie économique ? », *Cahiers d'économie politique*, 24-25
- JEANNEROD, M. (2009), *Le Cerveau volontaire*, Odile Jacob
- GALBRAITH, J. K. (1992), *Brève histoire de l'euphorie financière*, Le Seuil
- GIRARD, R. (1999), *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Hachette
- GIRARD, R. (2001), *La Violence et le sacré*, Hachette
- HAAVELMO, T. (1944), "The Application of Probability in Econometrics", *Econometrica*, 12
- KAHNEMAN, D. & TVERSKY, A. (2000), *Choices, Values and Frames*, Cambridge University Press
- KAHNEMAN, D. & alii. (2002), *Heuristics and Biases*, Cambridge University Press
- KEYNES, J.M. (1973), *A Treatise on Probability*, Mac Millan
- KEYNES, J.M. (1978), *Collected Writings, X, Essays in Biography*, Mac Millan
- KEYNES, J.M. (1987), *Collected Writings, XIV, Defense and Development*, Mac Millan
- KEYNES, J.M. (1998), *La Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie*, Payot
- KEYNES, J.M. (2002), *La Pauvreté dans l'abondance*, Gallimard
- KNIGHT, F. (1965), *Risk, Uncertainty and Profit*, Harper
- LAINE, M. (2009), *Le Marché introuvable*, Syllepse
- LE HERON, E. (2006), « La controverse Keynes-Tinbergen de 1939 sur l'économétrie », *Conférence du PHARE*, Université Paris 1
- LOOMES G. & SUGDEN R. (1983), « A Rationale for Preference Reversal », *American Economic Review*, 73, 428-432
- LORDON, F. (2005), *L'Intérêt souverain*, La Découverte
- MELVILLE, H. (2006), *Moby Dick*, Gallimard, Pléiade
- ORLEAN, A. (2008), « Pour une approche girardienne de l'homo economicus », *René Girard*, L'Herne
- PASSERON, J.-C. (2001), *Le Raisonnement sociologique*, Albin Michel
- RAMSEY, F. (2003), *Logique, philosophie et probabilités*, Vrin
- SAPIR, J. (2005), *Quelle économie pour le XXI^e siècle ?*, Odile Jacob
- SAVAGE, L. J. (1954), *The Foundations of Statistics*, John Wiley & Sons
- SCHMIDT, C. (2010), *Neuroéconomie*, Odile Jacob
- SHACKLE, G. L. S. (1972), *Epistemics and Economics*, Transaction Publishers
- SHACKLE, G. L. S. (1984), *Imagination and the Nature of Choice*, Edinburgh University Press
- SLOTERDIJK, P. (2003), *Sphères 1, Bulles*, Hachette
- SLOTERDIJK, P. (2003), *Ni le soleil ni la mort*, Pauvert
- SLOTERDIJK, P. (2006), *Sphères 3, Ecumes*, Hachette